Warren, qui compte à son passif le désastre de Spion-Kop, a été destitué.

Colville, le vaincu de Dewessdorp et d'Edenburg est décrété d'accusation.

Broadwood est mis en non-activité après Tabanchu.

Clements est rappelé pour avoir perdu toute sa colonne à Nooitgedacht.

Enfin la colonie du Cap est fatale à Brabant, à Kundle et à sir Forestier Walker, ce dernier inculpé dans l'affaire des remontes.

Cécil Rhodes

Sauf la débâcle de lord Methuen, les nouvelles militaires du théâtre de la guerre sont maigres depuis quelque temps.

Kitchener annonce la capture de quelque trois cents ennemis durant la dernière quinzaine, et l'on dit tout bas que lord Methuen sera rappelé en Angleterre sous peu, en convalescence. Dewet d'efforce de rejoindre le général Delarey et il se peut fort bien qu'il ait à traverser deux lignes de blockhaus. Conséquemment les colonnes anglaises se massent aux environs de Johannesburg, et la lutte semble devoir reprendre bientôt avec une grande activité par tout l'ouest du Transvaal.

Ces nouvelles et la panique produite par la dernière défaite, ont causé un brusque revirement sur le marché africain. Les actions minières ont oscillé entre de fortes différentes ; et les très mauvaises nouvelles de la santé de M. Cecil Rhodes n'ont fait qu'accentuer ces tendances.

Le puissant millionnaire, fondateur de la Rhodésia et le grand propriétaire des mines de Kimberley est atteint d'une angine au cœur. On peut affirmer que l'état du malade est des plus graves.

On sait qu'il a été enfermé pendant plus de six mois à Mafeking avec les troupes anglaises. A peine délivré, il est venu coup sur coup deux fois en Angleterre, tâchant de regagner par un excès d'activité le temps qu'il venait de perdre. Depuis deux ans, ses amis remarquaient d'inquiétants symptômes, et conseillaient à l'ancien premier ministre du Cap et le repos et la prudence. Loin de les écouter, celui-ci passait ces derniers mois au milieu des Alpes de Suisse, en Lombardie, soit à la chasse, soit en couvrant des kilomètres sur une automobile. Il allait de là en Egypte, et descendait jusqu'à Karthoum par une chaleur excessive. De là, il revint au Cap où la maladie l'a terrassé. Ajoutez à cela les mille soucis de la guerre, la reprise des travaux miniers et les spéculations financières — cela suffirait amplement pour achever les forces d'une constitution affaiblie.

Qu'il soit ange ou démon — et les deux opinions sont communes, — on ne peut s'empêcher de regarder M. Cecil Rhodes comme une force très originale et puissante dans l'Afrique du Sud. Sans parler de l'influence que lui donnent ses richesses, sa personnalité a été au premier plan depuis quinze ans. Il a exploité les immenses ressources de l'Orange et du Transvaal. Il a fondé la Rhodésia, et toutes les bourses Européennes ont eu affaire avec les multiples compagnies qu'il a lancées ou soutenues. Il a occupé une place prépondérante dans le gouvernement du Cap et l'on n'a pas oublié qu'il était le président du cabinet lors du raid Jameson.

Celui-ci était et reste son ami, son bras droit, son homme de confiance, en ce moment son médecin. Il a vu venir la lutte gigantesque qui se continue toujours, et dont peut-être il ne verra pas la fin. Personne plus que lui, pas même M. Chamberlain, n'a eu le don d'irriter les colères boers, en rendant la situation impossible. Lui aussi, lui surtout était impérialiste, un bâtisseur de l'empire.

Rêvait-il d'établir la puissance anglaise du Caire au Cap incontestée et incontestable ? Nous le croyons. Son nom est associé avec le projet de voie ferrée qui doit réunir ces deux extrémités de l'Afrique anglaise, et l'œuvre est en bonne voie d'accomplissement.

Le Transvaal barrait sa route. Les colonies allemandes se trouvent sur son chemin et la France garde certains droits sur l'Egypte. Il n'importe ; celui qui avait imaginé ce rêve grandiose, ne manquait pas d'originalité et de puissante volonté. Il méritait presque le nom que lui donnaient ses admirateurs de « Napoléon du Cap ».

C'est un parfait organisateur. Mais il va trop vite en besogne. Il précipite les évènements, la patience d'attendre lui manque. On lui prête ce mot prophétique. « Je mourrai presque après la cinquantaine d'une affection cardiaque ». Ce sentiment intime, d'un homme à l'esprit puissant, mais débile de corps explique peut-être cette hâte maladive qu'il a apportée dans toutes ses entreprises, et qui a tant coûté parfois à lui et aux siens. M. Rhodes a 55 ans.

NOUVEAUX RENFORTS ANGLAIS

Londres, 23 mars. — De nouveaux renforts de troupes de cavalerie sont partis aujourd'hui des docks de Londres, à destination de l'Afrique du Sud. Le transport « Lake Erie », à bord duquel ces renforts ont été transférés fera escale à Quenstown pour prendre 300 chevaux de remonte.

Le Socialisme en Allemagne

BERNSTEIN ELU DEPUTE

Berlin, 23 mars. — Le citoyen Bernstein a été élu député au Reichstag, dans la circonscription de Breslau-Ouest, par 14.700 voix contre 6.428 au candidat progressiste, 4.474 au candidat d'union conservatrice-cléricale, et 323 au candidat antisémite.

Le siège de Breslau-Ouest était devenu vacant à la suite de la mort prématurée du regretté camarade Schœnlank.

Comme on le voit, l'évolutionniste Bernstein, dont on n'a pas oublié les retentissants démêlés avec les dirigeants démêlés avec les dirigeants marxiste, a été élu à une imposante majorité.

L'espionnage en Russie

UNE COMMUNICATION OFFICIELLE

Pétersbourg, 23 mars. — Une communication publiée dans l'officieux « Invalide russe » fait connaître aujourd'hui, pour la première fois officiellement, l'affaire du lieutenant-colonel Grimm. Elle annonce que sur l'ordre du commandant en chef des troupes du district militaire de Varsovie, le colonel Grimm a été arrêté sous l'inculpation de haute trahison dans l'exercice de ses fonctions, le 5 courant, et qu'il a déjà fait des aveux.

LE GRAND-DUC SERGE ET L'AFFAIRE GRIMM

Vienne, 23 mars. — Le télégraphe a communiqué aux journaux de l'Europe occidentale une nouvelle assez vague sur l'arrestation d'un personnage de l'entourage du grand duc Serge, inculpé de menées révolutionnaires. Voici sur cette affaire quelques détails plus précis :

Il s'agit du comte W..., personnage assez connu du grand-duc Serge, qui est, on le sait gouverneur-général de Moscou. M. le comte W..., accompagné de ses deux sœurs rentrait d'un voyage de l'étranger, quand, à la station frontière de Sesnowice, les gendarmes, après avoir procédé à une visite des malles sur l'ordre télégraphique du grand-duc, le mirent en état d'arrestation. On aurait, suivant une version, trouvé dans les malles inspectées, des papiers prouvant que le comte était affilié à un comité révolutionnaire russe. Arrêté avec ses deux sœurs il fut conduit et incarcéré à la citadelle de Varsovie.

D'autre part, on rapporte de Sosnowice, l'arrestation d'un personnage mystérieux, complice du colonel Grimm. D'aucuns affirment que ce personnage n'est autre que le comte W... et que le bruit de sa participation au mouvement révolutionnaire n'avait été lancé que pour dépister l'opinion publique.

La Manifestation de Bruxelles

Bruxelles, 23 mars. — C'est aujourd'hui, comme nous l'avons annoncé, qu'a eu lieu à Bruxelles la grande manifestation organisée en faveur du suffrage universel.

UN MANIFESTE DU PARTI OUVRIER

A ce propos, le Parti Ouvrier Belge avait adressé aux socialistes le manifeste suivant :

— Après toutes les grandes cités, après les centres industriels et foule de vaillantes communes rurales, Bruxelles, à son tour, va manifester pour la revision et le S. U.

Nous adjurons nos amis de tout sacrifier : intérêts, plaisirs, convenances, voyages, excursions, affaires de famille ou projets de camaraderie, au devoir d'être dimanche en masse dans les rangs !

Il faut que du déploiement de notre nombre se dégage l'impression de notre force.

Notre but ne doit pas être l'intimidation. Malgré « la folie de résistance » qui ne permet pas au gouvernement de laisser passer un jour sans commettre une faute, notre seule pensée est encore de l'éclairer sur la véritable poussée d'opinion publique et de volonté populaire qui soulève en ce moment le pays.

Il importe donc, non seulement que la démonstration soit pacifique, mais surtout qu'elle revête un caractère de dignité, qui en impose à nos pires adversaires et nous vaille les sympathies des derniers hésitants.

Il est des refrains et des clameurs de combat qui nous sont si familiers que beaucoup d'entre nous pourront perdre de vue que tel chant ou tel cri seraient de nature à froisser les libéraux ou les démocrates-chrétiens, nos alliés pour la revision et le S. U. Nous demandons à tous d'y prendre garde !

Certes, nous souhaitons que le cortège emprunte de l'allure, de l'entrain et de l'enthousiasme ; certes, nous y entonnerons de tout cœur, par exemple, la « Marseillaise » et les hymnes du Premier Mai, mais ce ne serait pas nous respecter nous-mêmes que de manquer d'égards envers ceux qui marcheront à nos côtés, pour la même cause d'égalité et de justice !

Il ne s'agit pas de monter à l'assaut de la zone neutre ; ce que nous devons faire aujourd'hui, pour le salut de la démocratie belge, c'est la conquête de la confiance et de l'estime de la capitale.

Nous n'y parviendrons, il faut y insister, qu'en joignant à beaucoup d'enthousiasme, beaucoup de dignité.

Nous avons la certitude que cet appel sera entendu !

Il faut que, par les formidables colonnes de son contingent comme par l'admirable discipline de son défilé, le Parti ouvrier remporte, aujourd'hui une grande et nouvelle victoire morale.

Nous nous devons à nous-mêmes, de montrer à M. de Smet de Naeyer et au pays, comment les « détrousseurs de grand chemin » sont capables de se concilier sur leur passage et l'adhésion et les vivats de tous les honnêtes gens ! »

IMPOSANTE MANIFESTATION

La manifestation qui s'est déroulée cet après-midi dans les rues de Bruxelles a été fort imposante. Plus de dix mille citoyens : socialistes, libéraux et démocrates chrétiens ont parcouru les rues en cortège, précédés de cartels, réclamant le suffrage universel.

Une pétition en faveur de cette réforme a été remise au bourgmestre.

Des meetings en plein air ont ensuite été tenus dans divers quartiers de la ville, au milieu d'une foule considérable.

On ne signale aucun incident notable. Les manifestants se sont dispersés aux cris de : Vive le Suffrage Universel ! aux accents de la « Marseillaise » et du chant du suffrage universel.

Une manifestation analogue a également eu lieu à Gand cet après-midi.

Faits Divers

HORS RÉGION

Violent incendie à Paris

Quatre blessés. — Un million de dégâts.

Paris, 23 mars. — Voici des détails complémentaires sur l'incendie qui s'est déclaré hier soir rue de Turenne et dont nous avons parlé dans notre précédent numéro.

Le feu s'est déclaré dans l'immeuble portant le numéro 80 de la rue de Turenne.

Plusieurs industries sont installées dans cet immeuble. C'est au rez-de-chaussée, dans les magasins de cartonnages de la maison V. Simon, que le feu a pris.

Les employés étaient en train de ranger les marchandises et se préparaient à quitter leur travail, quand, tout à coup, un appel retentit : « Au feu ! »

Le premier instant d'émoi dissipé, on se porta du côté du foyer, dans l'arrière-magasin donnant sur la cour, et, tandis qu'un employé courait à l'avertisseur pour appeler les pompiers, tout le personnel de l'établissement commençait, avec des seaux d'eau, à attaquer les flammes.

Celles-ci, attisées par les courants d'air, ne tardaient pas à prendre une extension considérable, menaçant tout l'immeuble.

Successivement arrivèrent sur les lieux les pompiers des casernes Sévigné, du Château-d'Eau, de l'état-major, de Port-Royal, et de la rue J.-J. Rousseau.

Dix-huit lances ont été mises en manœuvre et, de tous côtés, ont déversé des torrents d'eau sur les flammes.

En travaillant à l'extinction, le caporal Zannettini, de la caserne Sévigné, a été grièvement brûlé au visage. Un fontainier qui coopérait également aux secours, M. Charpentier, a été blessé aux mains par des éclats de verre.

On compte encore, parmi les blessés, une dame octogénaire, retirée des magasins à demi asphyxiée, et Mme Huguenoff, âgée de 68 ans, demeurant, 210, rue Saint-Martin, qui en descendant l'escalier de l'immeuble pour se sauver, a fait une chute, et s'est grièvement blessée à la cuisse et au bras droits.

A dix heures, le feu était circonscrit, et les pompiers s'occupaient de noyer les décombres. Une quantité considérable de marchandises a été détruite ; on évalue les dégâts à plus d'un million. Le mobilier de M. et Mme Mortier, locataires du troisième étage, a été également la proie des flammes.

Le tueur de femmes

LE RAPPORT DES MEDECINS

Lyon, 23 mars. — Le docteur Boyer, l'un des trois experts commis par le parquet pour examiner Vidal, le tueur de femmes de Nice, a fait la déclaration suivante :

— L'examen de Vidal est loin d'être terminé, chacun de nous lui rend encore de fréquentes visites, mais actuellement nous sommes occupés d'une façon spéciale par l'étude du dossier de l'assassin qui nous a été transmis de Nice. J'en ai pris connaissance le premier. Il est maintenant entre les mains du docteur Rebatel et le professeur Lacassagne le verra ensuite.

Ce point de notre expertise est capital et je suis convaincu que M. Lacassagne, qui penche en ce moment en faveur de l'irresponsabilité de Vidal, changera d'opinion lorsqu'il aura, comme nous, parcouru le dossier. L'assassin, en effet, prétend avoir commis ses crimes sous l'influence d'une impulsion morbide irrésistible, mais les faits de vol qui ont été révélés à sa charge ne permettent pas d'admettre cette explication trop avantageuse pour le prévenu.

Je ne puis rien dire de plus, car nous ne nous sommes pas encore réunis pour discuter en commun.

Je ne crois pas que notre rapport puisse être rédigé avant deux mois. D'ici là, Vidal demeurera à Lyon. »

Horrible Crime

Une fillette violée, assassinée et enfermée dans une caisse.

Turin, 23 mars. — Une petite fille de six ans, une jolie blondinette aux longs cheveux frisés, Véronique Zucca, fille d'un cafetier de la rue de Savoie, disparaissait vers 5 heures du soir, le 12 janvier dernier, alors qu'on la croyait jouant dans la rue avec son frère et sa sœur ; elle avait suivi un inconnu qui lui avait offert des bonbons. Les recherches, pour le retrouver étaient demeurées infructueuses.

On vient de retrouver son cadavre, horriblement souillé et criblé de coups de couteau, dans un vieux coffre, au fond d'une cave, ouverte à tout venant et dépendant du palais du marquis Marco Paesana de Saluces, capitaine d'état-major, en résidence à Gênes.

La police a procédé à plusieurs arrestations mais le plus profond mystère continue à régner sur cette affaire, la plupart des arrestations n'ayant pu être maintenues.

Amusante évasion

Une chasse à l'homme dans un Palais de justice

Rome, 23 mars. — Hier, on a beaucoup ri à la cour d'appel. On discutait le procès de quatre malfaiteurs déjà condamnés pour vol. La sentence des premiers juges venait d'être confirmée par la cour et les gendarmes allaient mettre les menottes aux condamnés pour les réintégrer dans leurs cellules, lorsque trois d'entre eux, voyant les gendarmes occupés avec leur camarade, prirent la fuite.

Ils passèrent à travers les avocats, traversèrent en courant la chambre de sûreté et, à travers les longs corridors du vaste bâtiment, essayèrent de gagner la rue.

Mais l'alarme avait été donnée, les gendarmes, les avocats, même les magistrats, les témoins et le public s'étaient mis à leur poursuite. Après une course échevelée, on parvint à les rattraper et on les ramena, les menottes aux mains, dans la chambre de sûreté.

Mais pendant ce temps-là le quatrième s'était sauvé de son côté et celui-là on ne l'a point retrouvé. Il court encore.

Le feu dans une caserne

Bruxelles, 23 mars. — Un fait très grave s'est produit à la caserne du Prince-Albert, où se trouve le régiment des grenadiers.

Cinq soldats punis de cachot avaient dû quitter ceux-ci momentanément.

Or, à peine partis, on constata qu'une fumée épaisse envahissait la caserne ; c'étaient les cellules qui étaient en feu. L'alarme fut aussitôt donnée, tous les pompiers accoururent, et, aidés par les soldats, ils maîtrisèrent l'incendie.

D'après l'enquête, on se trouve en présence d'un acte de malveillance.

L'autorité militaire recherche les soldats qui ont mis le feu aux paillasses des cellules.

La Misère au Village

Charolles, 23 mars. — Les époux Aupoil, cultivateurs, au hameau de Vauzelles, commune de Sain, ont été arrêtés comme incendiaires.

Voici comment les faits se sont passés :

Une saisie avait été pratiquée chez les époux Aupoil par un huissier de Charolles pour le recouvrement d'une créance dont ils étaient débiteurs.

Ne pouvant payer et, sans doute, se voyant réduits à la misère, ils décidèrent de mettre le feu à la ferme qu'ils habitaient, ce qui fut fait aussitôt. Du bâtiment incendié, il ne reste que les quatre murs. Tout était couvert par une assurance.

Arrêtés et conduits à la prison de Charolles, les époux Aupoil ont fait des aveux complets.

Leurs enfants, au nombre de quatre, dont l'aîné a neuf ans, ont été recueillis par charité chez des voisins, où ils sont soignés.

TERRIBLE NAUFRAGE

150 VICTIMES

Marseille,, 23 mars. — Les journaux du Tonkin arrivés ce matin par l'« Australien » annoncent que la chaloupe chinoise faisant le voyage de Namdinh à Hanoï avec 300 passagers, a sombré près du village de Ninh.

Il y a 150 noyés, dont une Française, Mme Arlhac, et son enfant.

Mme Arlhac allait rejoindre son mari, inspecteur de la garde indigène à Hanoï.

DANS LA RÉGION

Le crime de la rue Léon-Gambetta

A LILLE

L'enquête reprendra sans doute aujourd'hui par l'audition de témoins qui n'ont pas été entendus samedi et par la confrontation de Pauline Dumortier avec Maurice Bouche.

Il est à présumer que celui-ci ne se départira pas de son système de défense, insensé pour qui sait toutes les preuves accablantes qui se sont accumulées contre lui depuis le début de l'instruction.

Le récit du crime, fait par Twechuizen, semble très sincère, et il porte d'autant plus que Bouche se contente de tout nier contre l'évidence. Par cela même, sa responsabilité paraît plus grande dans cette affaire, et, de l'avis de tous ceux qui se passionnent encore pour ce crime, c'est lui le promoteur de tout, et c'est lui l'assassin de Mlle Henry.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant de la suite de l'instruction.

La Rixe Sanglante

DE VALENCIENNES

Après la revision. — Disputes et batailles. — Coups de bâton et coups de couteau. — Deux blessés. — Trois arrestations.

Nous avons annoncé brièvement, hier, qu'une bagarre avait eu lieu, dans une des dernières nuits, rue de Lille, et s'était terminée de façon presque tragique.

En réalité, c'est une double affaire que nous pouvons aujourd'hui raconter en détail, au cours desquelles deux hommes ont été blessés, dont l'un très gravement, et qui a abouti à trois arrestations.

Voici les faits :

Vendredi, un peu avant minuit, trois jeunes gens qui venaient de passer le conseil de révision, Flanquin Charles, 21 ans, journalier, demeurant rue des Moulineaux ; Bultet Auguste, couvreur, demeurant rue des Godets ; Veublot Arthur, journalier, demeurant rue de Lille, se trouvaient attablés à l'estaminet Crombez, rue de Lille, avec Marie Salé, 21 ans, maîtresse de Flanquin, et Bultet Charles, 23 ans, cousin de Bultet Auguste.

Les libations avaient été fréquentes, et les Bultet surtout étaient dans un état d'ébriété prononcé, qui se traduisait surtout par des injures à l'adresse de leurs compagnons.

Après un dernier verre, toute la bande sortit, mais à peine était-on dans la rue, qu'une discussion s'éleva entre Flanquin et Bultet Charles, suivie d'un échange de coups de poing.

Tout à coup Auguste, venant à la rescousse, frappa violemment Flaquin à la tête de plusieurs coups de bougeoir de chaise qu'il avait sans doute pris à l'estaminet Crombez.

Flanquin, tout ensanglanté, fut conduit par sa maîtresse chez M. Dugardin, pharmacien, qui le pansa.

Pendant ce temps, les Bultet et Veublot rentraient tranquillement chez Crombez, où ils trouvaient deux autres amis, les nommés Nuez et Maillard.

On prit encore une consommation, et, suffisamment désaltérés sans doute, tous cinq sortirent.

A quelques mètres de là, à l'entrée de la rue Honbron, Nuez rencontra sa maîtresse, avec laquelle il s'arrêta pour causer.

Cinq autres personnes passaient alors, revenant du côté de la gare : Hubert Fernand, 31 ans, tourneur, demeurant rue de l'Intendance ; Raphaël et Florion Hubert, mineurs, demeurant à Saint-Waast, et les nommés Cousin et Huret.

En apercevant les amoureux, l'un des passants aurait lancé une plaisanterie, à laquelle Nuez répondit par une injure.

Les Bultet, qui se trouvaient à quelque distance, accoururent, et se précipitèrent sur Fernand Hubert, qu'ils crurent être le provocateur. En un clin d'œil, la mêlée fut générale-

Soudain, Fernand Hubert s'affaissa, criant : A l'assassin !

Il venait d'être frappé d'un coup de couteau-poignard dans le dos, par Bultet Auguste, qui, lâchement, s'enfuit avec ses compagnons.

Le blessé fut alors reconduit à son domicile ; le docteur Wacquet fut mandé et constata une blessure fort grave au-dessous de l'omoplate.

L'enquête. — Pris au piège.

Vers 1 heure du matin, Bultet Charles venait porter plainte contre Flanquin, pour coups !

C'était du toupet.

L'enquête révéla alors que Flanquin était blessé, mais, de plus, au cours de recherches, l'histoire de la seconde rixe parvint aux oreilles de M. le commissaire de police qui parvint rapidementà reconstituer les deux scènes.

Samedi matin, Raphaël Hubert venait à son tour porter plainte, et reconnaissait immédiatement, dans les individus arrêtés, les agresseurs de son frère, Bultet Auguste et Charles, ainsi que Veublot.

Tous trois ont été conduits au parquet hier, et, après interrogatoire, écroués.

L'état de la victime s'est quelque peu amélioré. Néanmoins, le docteur n'a encore pu se prononcer.

Chronique Electorale

ÉLECTION AU CONSEIL GÉNÉRAL
Canton de Lille-Sud-Est

Nous recevons avec prière d'insérer, — et nous publions très volontiers, — l'appel suivant adressé aux électeurs du canton Sud-Est de Lille :

Citoyens,

Le Conseil d'Etat, en invalidant le citoyen Dupied, notre élu, à la demande haineuse du sieur Brackers-d'Hugo, l'avocat de la margarine, vous a porté un défi.

Vous relèverez le gant !

Le citoyen Dupied qui nous représente au Conseil général, en vertu de nos libres suffrages, est demeuré l'honnête et ferme républicain des premiers jours.

Il a contre lui toute la coalition qui va depuis les traîtres à la République comme son adversaire du mois de juillet dernier, jusqu'aux hommes noirs de la Croix.

Mais nous sommes assez forts pour nous défendre contre cette bande de jésuites, si nous le voulons.

Il nous suffira d'affirmer au scrutin du 6 avril, la pensée que nous avions manifestée au scrutin du 28 juillet, — c'est-à-dire voter pour le candidat de la République sociale, contre la candidat de la réaction.

Le citoyen Dupied se présente à nos suffrages, comme républicain socialiste.

Nos voix doivent lui être acquises.

Quel est celui d'entre nous qui ne veut la République avec toutes les conséquences de progrès démocratiques qu'elle comporte, lorsqu'elle est entendue comme le comprend le citoyen Dupied ?

Et, par contre, quel est celui d'entre nous qui ne rougirait de donner son suffrage à un renégat de l'acabit du sieur Brackers-d'Hugo ?

Electeurs,

Si des réformes ont été réalisées, c'est au parti socialiste que vous le devez. Son intransigeance même vous est une garantie de progrès.

Unissons-nous donc, tous, autour du drapeau du parti socialiste et sachons voir au-dessus des querelles mesquines qui divisent, l'intérêt supérieur de la cause que nous servons et qui est la cause de la Justice, du Droit, de l'Humanité !

Vive la République sociale !

Les Treize de Faches-Ronchin.

1re CIRCONSCRIPTION DE DOUAI

On nous écrit :

Dimanche, à quatre heures, à la Taverne, a eu lieu un Congrès des délégués des groupes affiliés à la F. R. N. et des délégués des cercles démocratiques de Douai. Un ordre du jour a été voté, aux termes duquel, considérant que les candidats radicaux et socialistes ont obtenu plus de 7,500 suffrages aux dernières élections cantonales, soit les trois quarts des voix républicaines, considérant que l'intérêt de la République démocratique et sociale commande de rechercher l'union de toutes les forces de gauche et d'extrême gauche, l'assemblée décide de nommer une délégation qui devra se mettre en rapport, d'ici deux ou trois jours, avec les représentants des groupes d'extrême gauche en vue de rechercher un terrain d'entente.

2e CIRCONSCRIPTION DE DOUAI

On nous écrit :

Les groupes républicains de la deuxième circonscription se sont réunis dimanche à une heure et demie, au Château-Gayant, à l'effet de désigner un candidat pour cette circonscription. Le citoyen Brizzolara, de Somain, ayant demandé que l'engagement fût pris par tous les groupes de rallier leurs suffrages au second tour sur celui des deux candidats éventuels qui aurait obtenu le plus grand nombre de voix, cette proposition a été éludée par M. Herbo, au nom des ligues de Marchiennes et d'Orchies. Dans ces conditions, les comités de gauche ont cru devoir s'abstenir. Restées seules, les ligues cardonistes ont désigné M. Cardon comme candidat aux élections législatives, par 155 voix contre 6.

Les comités de gauche conserveront leur liberté d'action.

ÉCHOS

— Une dépêche de Lahore dit qu'il meurt de la peste deux mille personnes par jour dans le Pundjab, dans l'Inde.

— Des bruits étranges courent à Rome au sujet d'une expédition italienne en Tripolitaine. Le correspondant du Morning Post, cite différentes mesures qui ont été prises dans ce but, puis, après avoir déclaré que des considérations d'ordre intérieur donnent à croire que l'occupation de la Tripolitaine sera différée, il conclut : On sait cependant qu'on fait tous les préparatifs nécessaires pour entreprendre cette expédition si l'occasion s'en présente.

— Les ministres se réuniront aujourd'hui à onze heures, sous la présidence de M. Loubet. M. Waldeck-Rousseau, qui est complètement rétabli, assistera à ce Conseil. Dans l'après-midi, il se rendra probablement à la séance de la Chambre.

— On annonce les fiançailles de M. Paul Loubet, fils du président de la République, avec la fille de M. Fenal, député de Lunéville.

— Les journaux anglais publient une dépêche de Rome signalant le bruit de la prochaine adhésion de l'Italie à la note francorusse relative à l'Extrême-Orient.

— Une circulaire ministérielle prévient que les parts de prises de l'expédition de Chine, dont le payement avait été autorisé par une dépêche du 4 février dernier aux officiers des troupes coloniales, et dont la légitimité n'a pas été reconnue par le gouvernement, seront remboursées par les intéressés au Trésor. Ces sommes seront versées à l'appui du compte avec le gouvernement chinois.

— On annonce de Brest que le soldat anarchiste Soubigou, qui allait passer en Conseil de guerre pour avoir refusé de porter les armes, cédant aux supplications de sa famille et aux menaces de ses chefs, a demandé de réintégrer sa compagnie. Le général lui a imposé de faire des excuses publiques à son capitaine.

— La commission du budget, réunie hier matin, a examiné les modifications apportées par le Sénat aux divers budgets, sauf ceux de l'instruction publique et de la guerre. La commission a repoussé toutes les majorations de crédits introduites par le Sénat. La commission s'est ensuite ajournée à mardi.

— M. Koloman Tisza, ancien chef du parti libéral et ancien président du conseil des ministres de Hongrie, est mort hier.

— Hier a eu lieu à Cosne, l'inauguration du monument élevé à la mémoire de Baudin et des Nivernais victimes du coup d'Etat de 1851.

Dernière Heure

NOUVEL ATTENTAT A LA DYNAMITE EN BELGIQUE

La Louvière, 23 mars — Un attentat à la dynamite a été commis, la nuit dernière, au bureau de poste de la Louvière. Deux cartouches ont fait explosion à 5 h. et demie du matin, causant des dommages considérables.

Personne n'a été blessé.

LES ÉVÈNEMENTS de BARCELONE

UN DISCOURS DE PABLO IGLESIAS

Madrid, 23 mars. — Dans un discours, Pablo Iglesias, chef du Parti socialiste en Espagne, a dit que les événements de Barcelone ont été provoqués par des anarchistes, ainsi que les grèves de la Corogne, de Séville et du bassin du Ter.

Il a ajouté que la grève n'a pas été spontanée, et a constaté que si l'union ouvrière avait existé à Barcelone, le mouvement révolutionnaire aurait été semblable à celui de la Commune de Paris, et aurait été le signal du commencement de la révolution sociale. Il a affirmé que les éléments socialistes ont été étrangers au mouvement. Il a regretté le sang versé sans résultat.

Il a déclaré être opposé à la grève générale parce que le terrain n'est pas suffisamment préparé.

Enfin, Iglesias a engagé les socialistes à continuer leur propagande, non seulement dans les usines et dans les campagnes, mais aussi dans les casernes, pour obtenir le triomphe du socialisme.

FEUILLETON DU 25 MARS. — N° 74

Les Trois Mousquetaires

par

Alexandre DUMAS

XXXIII

Soubrette et Maîtresse

L'intention de d'Artagnan était bien simple: par la chambre de Ketty il arrivait à celle de sa maîtresse ; il profiterait du premier moment de surprise, de honte, de terreur pour triompher d'elle ; peut-être aussi échouerait-il, mais il fallait bien donner quelque chose au hasard. Dans huit jours la campagne s'ouvrait, et il fallait partir ; d'Artagnan n'avait pas le temps de filer le parfait amour.

— Tiens, dit le jeune homme en remettant à Ketty le billet tout cacheté, donne cette lettre à milady ; c'est la réponse de M. de Wardes.

La pauvre Ketty devint pâle comme la mort elle se doutait de ce que contenait le billet.

— Ecoute, ma chère enfant, lui dit d'Artagnan, tu comprends qu'il faut que tout cela finisse d'une façon ou de l'autre ; milady peut découvrir que tu as remis le premier billet à mon valet au lieu de le remettre au valet du comte ; que c'est moi qui ai décacheté les autres, qui devaient être décachetés par M. de Wardes ; alors milady te chasse. et,tu la connais, ce n'est pas une femme à borner là sa vengeance.

— Hélas ! dit Ketty, pour qui me suis-je exposée à tout cela ?

— Pour moi, je le sais bien, ma toute belle, dit le jeune homme ; aussi je t'en suis bien reconnaissant, je te le jure.

— Mais enfin, que contient votre billet.

— Milady te le dira.

— Ah ! vous ne m'aimez pas ! s'écria Ketty, et je suis bien malheureuse !

A ce reproche, il y a une réponse à laquelle les femmes se trompent toujours ; d'Artagnan répondit de manière que Ketty demeurât dans la plus grande erreur.

Cependant elle pleura beaucoup avant de se décider à remettre cette lettre à milady ; mais enfin elle se décida ; c'est tout ce que voulait d'Artagnan.

D'ailleurs il lui promit que le soir il sortirait de bonne heure de chez elle, et qu'en sortant de chez sa maîtresse il monterait chez elle.

Cette promesse acheva de consoler la pauvre Ketty.

XXXIV

Où il est traité de l'équipement d'Aramis et de Porthos.

Depuis que les quatre amis étaient chacun à la chasse de son équipement, il n'y avait plus entre eux de réunion arrêtée. On dînait les uns sans les autres, où l'on se trouvait, ou plutôt où l'on pouvait. Le service, de son côté, prenait sa part de ce temps précieux, qui s'écoulait vite. Seulement on était convenu de se trouver une fois la semaine, vers une heure, au logis d'Athos, attendu que ce dernier, selon le serment qu'il avait fait, ne passait plus le seuil de sa porte.

C'était le jour même où Ketty était venue trouver d'Artagnan chez lui, jour de réunion.

A peine Ketty fût-elle sortie, que d'Artagnan se dirigea vers la rue Férou

Il trouva Athos et Aramis qui philosophaient. Aramis avait quelques velléités de revenir à la soutane. Athos, selon ses habitudes, ne le dissuadait ni ne l'encourageait. Athos était pour qu'on laissât à chacun son libre arbitre. Il ne donnait jamais de conseils qu'on ne les lui demandât. Encore fallait-il les lui demander deux fois.

— En général, on ne demande de conseils, disait-il, que pour ne les pas suivre ; ou, si on les a suivis, que pour avoir quelqu'un à qui l'on puisse faire le reproche de les avoir donnés.

Porthos arriva un instant après d'Artagnan. Les quatre amis se trouvaient donc réunis.

Les quatre visages exprimaient quatre sentiments différents : celui de Porthos la tranquillité, celui de d'Artagnan l'espoir, celui d'Aramis l'inquiétude, celui d'Athos l'insouciance.

Au bout d'un instant de conversation, dans lequel Porthos laissa entrevoir qu'une personne haut placée avait bien voulu se charger de le tirer d'embarras, Mousqueton entra.

Il venait prier Porthos de passer à son logis, où, disait-il d'un air fort piteux, sa présence était urgente.

— Sont-ce mes équipages ? demanda Porthos.

— Oui et non, répondit Mousqueton.

— Mais enfin, ne peux-tu dire ?

— Venez monsieur...

Porthos se leva, salua ses amis, et suivit Mousqueton.

Un instant après, Bazin apparut au seuil de la porte.

— Que me voulez-vous, mon ami ? dit Aramis avec cette douceur de langage que l'on remarquait chaque fois en lui, quand ses idées le ramenaient vers l'Eglise.

— Un homme attend monsieur à la maison, répondit Bazin.

— Un homme ! quel homme ?

— Un mendiant.

— Faites-lui l'aumône, Bazin, et dites-lui de prier pour un pauvre pécheur.

— Ce mendiant veut à toute force vous parler, et prétend que vous serez bien aise de le voir.

— N'a-t-il rien de particulier pour moi ?

— Si fait. Si M. Aramis, a-t-il dit, hésite à venir me trouver, vous lui annoncerez que j'arrive de Tours.

— De Tours ? s'écria Aramis. Messieurs, mille pardons, mais sans doute cet homme m'apporte des nouvelles que j'attendais.

Et, se levant aussitôt, il s'éloigna rapidement.

Restèrent Athos et d'Artagnan.

— Je crois que ces gaillards-là ont trouvé leur affaire. Qu'en pensez-vous, d'Artagnan ? dit Athos.

— Je sais que Porthos est en bon train, dit d'Artagnan ; et quand à Aramis, à vrai dire, je n'en ai jamais été sérieusement inquiet. Mais vous, mon cher Athos, vous qui avez si généreusement distribué les pistoles de l'Anglais qui étaient votre bien légitime, qu'allez-vous faire ?

— Je suis fort content d'avoir tué ce drôle, mon enfant, vu que c'est pain bénit que de tuer un Anglais ; mais si j'avais empoché ses pistoles, elles me pèseraient comme un remords.

— Allons donc, mon cher Athos ! vous avez vraiment des idées inconcevables.

— Passons, passons ! Que me disait donc M. de Tréville, qui me fit l'honneur de me venir voir hier, que vous hantez ces Anglais suspects que protège le cardinal ?

— C'est-à-dire que je hante une anglaise, celle dont je vous ai parlé.

— Ah ! oui la femme blonde au sujet de laquelle je vous ai donné des conseils que naturellement vous vous êtes bien gardé de suivre.

— Je vous ai donné mes raisons.

— Oui ; vous voyez là votre équipement, je crois, à ce que vous m'avez dit.

— Point du tout ! j'ai acquis la certitude que cette femme était pour quelque chose dans l'enlèvement de madame Bonacieux.

— Oui, et je comprends ; pour trouver une femme ; vous faites la cour à une autre femme ; c'est le chemin le plus long, mais c'est le plus amusant.

D'Artagnan fut sur le point de tout raconter à Athos ; mais un point l'arrêta : Athos était un gentilhomme sévère sur le point d'honneur, et il y avait, dans tout ce petit plan que notre amoureux avait arrêté à l'endroit de milady, certaines choses qui, d'avance, il en était sûr, n'obtiendraient pas l'assentiment du puritain ; il préféra donc garder le silence, et comme Athos était l'homme le moins curieux de la terre, les confidences de d'Artagnan en étaient restées là.

Nous quitterons donc les deux amis, qui n'avaient rien de bien important à se dire, pour suivre Aramis.

A cette nouvelle, que l'homme qui voulait lui parler arrivait de Tours, nous avons vu avec quelle rapidité le jeune homme avait suivi, ou plutôt devancé Bazin ; il ne fit donc qu'un saut de la rue Férou à la rue Vaugirard.

En entrant chez lui, il trouva effectivement un homme de petite taille, aux yeux intelligents, mais couvert de haillons.

— C'est vous qui me demandez ? dit le mousquetaire.

— C'est-à-dire que je demande M. Aramis : est-ce vous qui vous appelez ainsi

— Moi-même : vous avez quelque chose à me remettre ?

— Oui, si vous me montrez certain mouchoir brodé.

— Le voici, dit Aramis en tirant une clef de sa poitrine et en ouvrant un petit coffret de bois d'ébène incrusté de nacre ; le voici, tenez.

— C'est bien, dit le mendiant, renvoyez votre laquais.

En effet, Bazin, curieux de savoir ce que le mendiant voulait à son maître, avait réglé son pas sur le sien, et était arrivé presque en même temps que lui ; mais cette célérité ne lui servit pas à grand'chose. Sur l'invitation du mendiant, son maître lui fit signe de se retirer, et force lui fut d'obéir.

Bazin parti, le mendiant jeta un rapide regard autour de lui, afin d'être sûr que personne ne pouvait le voir ni l'entendre, et, ouvrant sa veste en haillons, mal serrée par une ceinture de cuir, il se mit à découdre le haut de son pourpoint, d'où il tira une lettre.

Aramis jeta un cri de joie à la vue du cachet, baisa l'écriture, et, avec un respect presque religieux, il ouvrit l'épître, qui contenait ce qui suit :

« Ami, le sort veut que nous soyons séparés quelque temps encore ; mais les beaux » jours de la jeunesse ne sont pas perdus » sans retour. Faites votre devoir au camp ; » je fais le mien ailleurs. Prenez ce que le » porteur vous remettra ; faites la campagne » en beau et bon gentilhomme, et pensez à » moi, qui baise tendrement vos yeux noirs. » Adieu, ou plutôt au revoir ! »

Le mendiant décousait toujours ; il tira une à une de ses sales habits cent cinquante doubles pistoles d'Espagne, qu'il aligna sur la table ; puis il ouvrit la porte, salua, et partit avant que le jeune homme, stupéfait, eût osé lui adresser une parole.

Aramis relut la lettre, et s'aperçut que cette lettre avait un « post-scriptum ».

« P. S. Vous pouvez faire accueil au porteur, qui est comte et grand d'Espagne. »

(A suivre.)